

Anna Ciesielska-Ribard

Un classique indispensable : « L'Avant-printemps » de Stefan Żeromski

1.

Quand le dernier roman de Stefan Żeromski, *L'Avant-printemps*, arrive dans les librairies polonaises, en 1924, les admirateurs intransigeants et les détracteurs tout aussi intransigeants de l'écrivain se rendent rapidement à l'évidence qu'il s'agit là d'un « roman-acte », un de ces textes qui fait des remous dans la sphère publique, ici morale et politique, et provoque une profonde onde de choc, parfois au détriment des questions artistiques. *L'Avant-printemps* est un testament littéraire de Żeromski lequel meurt moins d'un an après sa publication mais, bien évidemment, personne ne le sait encore. Dès sa parution, le roman déclenche la plus virulente bataille qu'un texte de fiction ait jamais suscité en Pologne : on produit à son propos plus d'une centaine d'articles, les députés le citent à la Diète, les activistes de droite et de gauche s'en emparent avec verve dans les meetings. Et l'auteur à la santé déclinante se jette dans cette bataille pour expliquer, défendre son texte et, ce faisant, il nous laisse des essais politiques qui sont toujours un exemple parfait du genre.

La brutalité des controverses autour du livre, cette tonalité « fake news », « citations tronquées » et « mauvaise foi » contredisent nos nostalgies d'un autrefois courtois où des hommes en redingotes sombres débattent avec pondération des affaires de ce monde. Autour du livre et de son auteur s'installe un climat qui n'a rien de distingué, d'autant que nous sommes déjà à l'époque du brouhaha de la communication de masse, et de la manipulation de masse.

L'énergie des disputes croît en même temps que l'incompréhension du texte, d'autant que rares sont les critiques qui ont pris le temps de procéder à l'analyse de la polyphonie du roman où s'affrontent voix et opinions contradictoires, et encore plus rares sont ceux qui en saisissent la complexité et, par-là, le message premier. En plus de l'outrage aux mœurs, les scènes d'amour charnel y sont comme toujours chez Żeromski trop crues pour l'époque, le livre provoque un scandale politique. S'y ajoutent les échos venant de l'étranger, et surtout de la Russie soviétique où, en 1925, on publie six traductions du roman, toutes différentes et toutes destinées à la propagande immédiate. Cet engouement inattendu s'arrêtera d'ailleurs en Russie un an plus tard, dès l'accès de Józef Piłsudski au pouvoir en Pologne, en mai 1926 ; de chanfre

du communisme triomphant Żeromski se transforme en nationaliste polonais, puis, dans les stalinienne années trente, en un ennemi de la cause prolétarienne.

Les mésaventures du roman continuent dans la Pologne populaire de l'après-guerre. Quand les autorités communistes établissent un corpus des classiques « acceptables », ils s'emparent de *L'Avant-printemps* avec une énergie bien idéologique, l'installent sur la liste des lectures obligatoires, tout en interdisant la publication des essais de Żeromski de 1925 où l'auteur explique, sans équivoque, l'intention et le message de son roman et déclare aussi qu'il n'a nullement rejoint *les communistes, comme ça, en passant, comme on s'inscrit aux cercles des cyclistes ou des espérantistes.*

Existe-il une troisième vie des textes littéraires ? Dans la Pologne de 2018, le roman de Żeromski est proclamé « lecture nationale » par le gouvernement de droite pour commémorer les cent ans de l'indépendance du pays, ses extraits sont lus par le président, les ministres, dans les médias, écoles, théâtres... Est-ce le gage d'une interprétation complète, contradictoire, de l'acceptation de toutes les strates du message ? Ce n'est pas certain, comme tout usage politique d'une œuvre de fiction. Ce qui l'est en revanche ce que *L'Avant-printemps* continue à servir d'arme dans les combats politiques en Pologne, autant la droite que la gauche y trouvant toujours un « bon mot » ou une citation confortable. Mais cet engouement politique a bien entendu des causes plus profondes. Dans le panthéon littéraire polonais du XXe siècle, Żeromski occupe toujours la deuxième place après Henryk Sienkiewicz, le prix Nobel de littérature. On l'écoute donc quand, au sommet de son talent, il pose à ses compatriotes une série de questions comme autant de défis : saurons-nous bâtir une société juste sans effusion de sang ? saurons-nous assurer des droits égaux aux minorités, aux paysans et ouvriers, à tous les laissés pour compte ? saurons-nous proposer à nos jeunes d'autres voies que la spirale du terrorisme et de la violence ?

2.

Les querelles littéraires, tout anecdotiques qu'elles soient, intéressent peu de monde et, surtout, elles ne garantissent point la pérennité d'une œuvre. Pour que celle-ci nous parvienne, il faut un alliage particulier, aux dosages tout en finesse où l'écriture s'associe à l'art d'insuffler la vie à une histoire qui doit traverser l'épreuve du temps, et les protagonistes de cette histoire doivent embarquer pour un long voyage, atteindre les hommes-lecteurs qui vivent - au-delà du littéraire – dans d'autres temps et d'autres espaces, avec d'autres âpretés, tourments et espoirs.

L'Avant-printemps fonctionne toujours en Pologne comme une référence dans la conscience collective, et nous ne parlons pas ici de « l'élite », des intellectuels, des lecteurs opiniâtres de classiques, des universitaires et de leurs étudiants. Quand dans les rues de Varsovie, d'immenses panneaux annoncent la mise en vente des appartements de l'ensemble immobilier « Maisons de verre », le publicitaire s'adresse aux Varsoviens issus de la classe moyenne aisée lesquels savent d'avance qu'ils n'y trouveront ni un faux haussmannien ni un manoir traditionnel mais un appartement moderniste clair de type Bauhaus, et ils le savent pour avoir lu (au moins parcouru) *L'Avant-printemps* et son rêve utopique « d'une maison de verre », de ces « szklane domy » pour tous. Ou quand, dans la presse, on colle à un personnage public l'étiquette de « żeromszczyzna », on l'accuse de manquer de pragmatisme, de rêver, de larmoyer ; et le terme « żeromszczyk » renvoie à ces générations de Polonais qui souscrivaient à un mode de vie : un renoncement de soi au profit d'un travail pour tous, qu'ils soient médecins, enseignants, écrivains, architectes, membres de l'opposition démocratique à l'époque communiste.

3.

Żeromski est né en 1864, au moment où commence l'Insurrection de janvier contre la Russie tsariste, il est mort en 1925, dans une Pologne déjà indépendante. Issu de la noblesse appauvrie qui alimente en continu les rangs souvent misérables de l'intelligentsia du pays, il connaît très tôt le paradoxe du passé familial illustre et du présent fait de dénuement, de faim, de la course incessante aux honoraires ou aux leçons privées. Amant passionné, mari parfois volage, il est un père en deuil après la mort de son fils atteint de tuberculose, il aura aussi une fille qu'il éduque avec soin. Généreux et dépensier, il se loge avec difficulté et aux grés des hasards, mais il bâtit avec ses propres deniers un orphelinat et une école, puis il s'engage dans tous les combats et toutes les causes sociales ; à la veille de l'indépendance polonaise, en 1918, il devient même pour un mois le président d'une république libre de Zakopane.

Intransigeant souvent, vif et tranchant toujours, il paie pour ses combats d'idées en essuyant des critiques incessantes, en manquant aussi le prix Nobel de littérature de 1924. Mais il est « la conscience de la littérature polonaise » (selon le philosophe Stanislaw Brzozowski) ou « le Maître » (selon Joseph Conrad). Son œuvre peuplée de rebelles, d'outsiders, de redresseurs de torts fascine ou dérange tout autant que sa signature sociale puisqu'il se tient toujours aux côtés de ceux « d'en bas », des oubliés et des laissés pour compte. Il en est de

même de ses portraits psychologiques, complexes et sans doute trop subtils pour l'époque, et des amours qui frôlent pour ses contemporains l'attentat à la pudeur. Et ses ennemis, pas seulement littéraires, tout en exécrant son langage direct et ses métaphores trop osées, visent avant tout l'obsession de Żeromski de procéder à la vivisection de la société polonaise. *Il nous faut sans cesse réouvrir nos cicatrices pour qu'une couche d'ignominie ne les recouvre jamais*, déclare l'un de ses personnages, la phrase devenue pour beaucoup un mot d'ordre. Son lecteur de l'époque, celui d'aujourd'hui aussi vibrent au rythme de sa prose tendue, au souffle épique, à l'intrigue dense, au suspense continu, à l'image charnelle, presque palpable, tout cela soutenu par un style expressionniste, bien de son temps, auquel on adhère ou que l'on rejette mais qui charrie toujours des émotions.

De quoi parle-t-il donc dans sa dernière et la plus retentissante œuvre de fiction ?

4.

L'Avant-printemps conte une vie, un destin, celui d'un jeune homme, Cezary Baryka, né en 1900, dans une famille polonaise installée à Bakou, loin donc de leurs terres natales. L'Empire de toutes les Russies est vaste, le père de Cezary y a emménagé pour un temps, il y a réussi une carrière, amassé une petite fortune, fondé une famille. S'étant hissé *d'un compatriote polonais haut placés à un autre, chacun étant déjà bien agrippé, l'un par un coude, l'autre par une jambe, à l'échelle russe de postes et de fonctions*, il vit la réalité de l'Empire comme *la mouche du coche accroché au harnais d'un cheval inconnu et sauvage*. Les parents aisés assurent à leur fils unique une éducation complète, un quotidien fait de confort, de distractions et de cours particuliers de musique, d'équitation, de toutes sortes de langues mortes et vivantes. L'existence est donc régulière et douce. Certes, madame Baryka s'abîme souvent dans ses *inévitables et interminables pleurnicheries en souvenir* des bois, des prairies et des marécages de son Siedlce natal, au fin fond de la Pologne ; quant au père, l'âge aidant, il revient à ces ancêtres illustres qui ont fait la guerre contre l'Empire et les tzars et, de temps à autre, il *caresse l'idée de rentrer en Pologne, d'y établir son foyer, de se lancer au bord de la Vistule dans une entreprise plus ambitieuse*.

Cette existence eût pu continuer ainsi, avec un Cezary médecin ou ingénieur deux décennies plus tard, installé sous les mêmes cieux « bénis de Dieu » dans une prospérité agréable, avec en toile de fond une vague tradition de ses origines polonaises. Mais rien ne se déroulera comme prévu dans cette partie du monde, dans les années dix et vingt du XXe siècle.

La vie des Baryka sera bientôt plongée dans la grande histoire, noyée par les vagues successives d'événements qui n'épargnent aucun rêve individuel : les catastrophes viendront jour après jour et installeront patiemment leur réalité, nouvelle et crue.

La Grande guerre éclate, le père enrôlé sous les drapeaux disparaît dans le chaos de fronts, de marches et de batailles. Puis vient la Révolution des soviets, à quoi s'ajouteront les combats entre Turcs et Arméniens, puis les massacres de masse. Cezary erre désœuvré et perdu, privé de figure paternelle, la seule autorité du foyer, et bientôt de sa mère qui meurt aux travaux forcés. Il se jette dans le quotidien de la révolution qui, à ses débuts, n'est que justice et exaltation, il fait désormais parties des « rouges » et court d'un meeting à un lynchage public, d'une réunion du parti au pillage d'un plus pauvre que lui. Et ceci jusqu'au jour où l'armée turque l'enrôle de force pour enterrer des monceaux de cadavres arméniens. Quand, enfin, dans des circonstances dramatiques, son père le retrouve, Cezary n'est qu'un fantôme de l'enfant vigoureux, de l'adolescent inventif, il est devenu un homme à bout de forces, désabusé aussi.

Nous sommes déjà en 1918. A travers la Russie en ébullition, le père et le fils entament un voyage vers la Pologne, une pérégrination à rebondissements en train, dans ces wagons qui deviendront l'une des images symboles du XXe siècle, de la concentrationnaire Russie stalinienne aussi. En chemin, le père conte à son fils une histoire, un récit, une fable sur une nouvelle Pologne qui, comme une terre promise, vient de renaître indépendante de l'autre côté de la frontière. Avec l'indépendance, on y crée, on y invente littéralement, une société libre, prospère, égalitaire, tout cela grâce à l'ingéniosité humaine, grâce à une avancée technologique, son support étant... le verre ; ce matériau miraculeux et peu cher transforme le quotidien de tous, du riche au plus pauvre. Les mythiques « maisons de verre » sont nées. L'artiste et l'architecte d'abord, l'artisan ensuite conçoivent et bâtissent une maison de verre multicolore pour chacun, qu'il soit ouvrier, paysan, bourgeois ou noble, et il n'y aura plus de taudis dans les villes ni de chaumières croulantes à la campagne, il n'y aura plus de palais dispendieux et inutiles. C'est l'avènement du temps bienheureux, de cet équilibre social fin qui, sans effusion de sang, produit un changement radical.

Notons tout de suite que cette vision n'est pas neuve chez Żeromski. Il en avait déjà parlé dans son précédent roman *La Beauté de vivre*, s'inspirant du célèbre bâtiment qui, à son époque, était une véritable prouesse architecturale et un tour de force technologique, le Palais de cristal que les Britanniques avaient érigé, en 1851, pour la première Exposition universelle. Cette œuvre toute en transparence, le symbole de la créativité et du génie occidentaux, de sa vision du progrès aussi, avait été commentée, et vertement critiquée par Fiodor Dostoïevski. Et,

au moment où Żeromski compose son roman, les rêves de l'architecture de verre se poursuivent avec le Bauhaus de Walter Gropius et le projet emblématique de la tour de la Friedrichstrasse à Berlin conçu par Mies van der Rohe.

Mais *Żeromski ne succombe pas à l'idée du palais et à ses charmes*, écrit Andrzej Mencwel (philosophe et historien des idées). *Il ne s'agissait pas d'ériger, au-dessus des hommes, le symbole d'une civilisation en triomphe, mais de transformer la vie humaine. D'où cette vision de « maisons de verre », d'une fabrique merveilleuse qui produirait un logis pour tous, en ville, à la campagne, dans le pays entier, leur construction allant véritablement changer les existences. Il ne s'agissait donc, en aucun cas, d'un emblème miraculeux, « d'un vêtement de dimanche » – mais d'une réalité de chaque homme, quotidienne, bien terre à terre.*

Quitter son quotidien, même éprouvant, est bien plus facile quand on est porté par un rêve. Cezary arrive enfin aux postes frontières de la nouvelle Pologne, franchit la frontière et entre dans la première bourgade. Celle-ci n'est qu'un « oppidum » odieux fait de *ruelles boueuses, remplies d'eau stagnante, des maisons de toutes sortes de tailles, de formes, de styles et de degrés de délabrement extérieur, des porcheries et des mares, des bâtiments et des ruines brûlées...*

- « *Où sont-elles tes maisons de verre ? demanda Cezary, tout en poursuivant sa marche.*
« Tes maisons de verre, où sont-elles ? »

5.

Polonais d'origine russe pour certains, Russe ou « bolchévique » pour les autres, Cezary se retrouve dans un pays inconnu, avec, pour seul bagage, le testament rêvé de son père et un ami de ses parents, un certain « monsieur Gajowiec », homme vieillissant, ancien activiste de l'indépendance polonaise à l'époque tsariste, qui occupe à présent un haut poste dans l'administration du nouvel Etat. Il veillera sur Cezary discrètement, fidèlement, comme un mentor ou un père.

De vagues études de médecine, un petit emploi pour gagner sa vie assurent au jeune homme l'existence quasi normale d'un étudiant pauvre, à l'avenir possible. Mais l'époque est toujours instable, le jeune Etat défend ses frontières extérieures et quand éclate la guerre polono-bolchévique de 1920, Cezary s'enrôle comme tous ses amis étudiants. *Il n'avait aucun désir de combattre les soviets ni par conviction ni par opinions, il s'était engagé pour ne pas perdre la face.* Il recommence ainsi une épreuve violente de plus, vit le lot habituel d'horreurs

et de l'absurde de chaque guerre, termine les combats en poursuivant les soldats bolcheviques en fuite. *Cezary Baryka avait pas mal marché durant cette guerre nationale. Avec les compagnons de sa troupe, il avait exécuté toutes sortes de méchantes avancées et d'incursions, de retraits et d'encerclements... par la suite, il avait marché jour et nuit, toujours en avant vers l'est, à la poursuite de l'ennemi en fuite... L'ennemi mortel des petites gens avançait ainsi la troupe de Cezary, remplissant chaque route en direction de l'est – et il détruisait, il pillait. Là où il y avait eu des ponts de fer, il ne restait que des pieux calcinés. Là où il y avait eu des villages, on ne trouvait plus que désert et désolation. Partout où le passé avait légué aux enfants de cette pauvre terre quelque chose de beau, de sublime, il n'y avait plus que des monceaux de gravats.*

Les quelques pages de la guerre polono-soviétique de 1920 ont la valeur de reportage. Żeromski, l'infatigable observateur du terrain, se joindra ainsi à quelques journalistes pour suivre le retrait des troupes russes. A Wyszaków, près de Varsovie, le curé de la paroisse locale l'invite chez lui et raconte que son presbytère a accueilli trois communistes de haut rang, dont le Polonais Félix Dzerjinski, ou Félix de Fer, fondateur de la Tchéka. En attendant en vain la capitulation de Varsovie, les trois hommes ont déjà formé un gouvernement transitoire des soviets en Pologne.

La guerre, cette « entreprise collective » pourvoit Cezary en nouveaux amis. Il a sauvé de la mort un camarade, un jeune et riche propriétaire terrien, garçon vigoureux, fidèle dans l'amitié, *un bien grand seigneur, un aristocrate de première, cousin de ces huppés Wielosławski*. Quand ce dernier invite Cezary dans son domaine en Pologne centrale, il n'hésite pas, interrompt ses études de médecine et part à Nawłóć.

6.

La deuxième partie du roman « Nawłóć », sans doute la meilleure du point de vue littéraire, déclenche contre Żeromski une hostilité ouverte de la presse conservatrice et des catholiques. Pour avoir travaillé dans sa jeunesse comme précepteur chez les riches propriétaires terriens polonais, l'écrivain connaît son sujet et, à la fin de sa vie, il en croque l'image implacable, un portrait de groupe sans complaisance, « d'après nature ». Nous sommes dans les années vingt du XXe siècle mais nous pourrions reculer d'un siècle, rien n'a changé. La vie campagnarde du manoir polonais est régie par les lois immuables des loisirs, de l'oisiveté, des plaisirs, elle est assaisonnée d'un brin de cruauté, élégante et feutrée, d'une bonne

dose de certitudes naïves et de paresse intellectuelle. Żeromski connaissait sans doute le retentissant ouvrage du sociologue américain Thorstein Veblen, *La théorie de la classe de loisir* de 1899, puisqu'il en reprend le terme ; il est aussi l'élève de Stanisław Brzozowski, le théoricien polonais qui a marqué ses contemporains par sa « philosophie du travail ».

Cezary plonge avec béatitude dans cet univers de bienveillance et de confort *comme l'étaient autrefois les étreintes de son père, de sa mère, où tout était à sa place, correctement installé et protégé avec sagesse, où tout séduisait et attirait comme un poêle chaud en plein hiver ou comme, un jour de canicule, l'ombre d'un arbre aux branches larges et épaisses... »* Mais quand, après une soirée arrosée, il revient dans la salle de bal où les tables croulent sous la vaisselle fine et les spécialités de la région, et le parquet grince sous les pas des danses, il prend son ami Wielosławski dans ses bras et s'écrie : *Prends garde à toi, frère ! Méfie-toi ! Pour une seule tabatière plaquée or, pour quelques cuillers en argent, ces mêmes, crois-moi, ces mêmes gentils (domestiques) Maciej, Wojtek, Szymon et ton Walekt, et ton Jozef – oui, le petit Jozef aussi – te traîneront dans le jardin, te fracasseront le crâne à coups de hache... pour un seul sucrier en argent !*

Dans ce monde mou, poli, tissé de banalités et de frustrations, Cezary devient tout naturellement un trouble-fête, pire même, il apporte le désordre et la mort.

Żeromski a toujours été un grand écrivain d'amour, un de ses précédents roman *La Beauté de vivre* étant qualifié de *l'Education sentimentale* à la polonaise. C'est pour l'écrivain un sujet de prédilection, autobiographique aussi, il sait en broser un spectre d'images complètes, psychologiques et charnelles. A Nawłóć, le jeune et séduisant soldat provoque un tourbillon d'intrigues, de flirts, puis de passions amoureuses, de liaisons dangereuses où trois femmes se battent pour son cœur et son corps. Il s'y prête, il en joue, et il finit par rencontrer un amour véritable, celui qui a le pouvoir de détruire.

Il y a quelques années, un jeune journaliste polonais déclarait que *nous ne vivons plus aujourd'hui la réalité de manière aussi expressionniste que les personnages de Żeromski et, pour cette raison, son œuvre vieillit et perd des lecteurs*. Une remarque à la sincérité déroutante qui suppose qu'en espace d'un siècle à peine, nous avons changé au point d'avoir révolutionné la nature de l'amour. Comme si nous avions cessé de nos jours de comprendre ce qu'éprouvaient les personnages de Dostoïevski, de Flaubert ou de Stendhal, et pourquoi pas les tableaux de Caravage ou l'humanité portraiturée par Rembrandt. Comme si la prose, et au-delà tout notre commerce sensible avec l'art, n'était pas « une question de langage » que l'on prend le temps, et par-là, le plaisir unique d'apprendre à manier, puis de vivre.

7.

Żeromski choisit pour sa dernière narration le genre dont il connaît parfaitement les arcanes : un roman d'apprentissage, un Bildungsroman qui fournit aux écrivains cette formidable charpente romanesque laquelle tout en structurant le récit, reste libre, ample, épique, ouvert au foisonnement de la vie, au plus près du réel. A travers les origines, l'enfance et la jeunesse, nous suivons la construction d'un individu jusqu'à ses choix de l'âge adulte. Ce personnage reste le représentant de sa génération et de son temps : même s'il nous paraît par moments beau, intelligent et vigoureux, il n'a rien de commun avec les êtres merveilleux qui peuplent l'épopée d'autrefois et les « Marvel » d'aujourd'hui.

De par sa structure, le roman d'apprentissage attire aussi, naturellement, les confrontations d'idées.

Rappelons ici *La Montagne magique* de Thomas Mann, paru en 1924, la même année que *L'Avant-printemps*, le premier étant devenu un roman culte dans les lettres allemandes, autant que le second dans la culture polonaise. Mais alors que Hans Castorp, un jeune bourgeois allemand, au lieu d'affronter la vie active et son métier d'ingénieur, s'enfonce dans un temps « magique » d'une cure de santé, sur une « montagne magique » d'un sanatorium alpin, alors qu'il se perd dans un abîme d'introspection, de pathologie et d'attente, et que son âge mûr ne commence que sept ans plus tard, dans la violence des tranchées de la Grande guerre, son contemporain polonais, Cezary Baryka est privé d'emprise sur ses choix bien plus tôt, dès sa sortie de l'enfance, ce qui n'était, répétons-le, en rien exceptionnel à cette époque et dans cette partie du monde. Toute proportion gardée, d'ailleurs l'épaisseur des deux romans n'est pas la même, la comparaison entre le roman allemand et polonais s'impose, et s'impose aussi le souvenir du célèbre duel verbal entre Settembrini et Naphta qui se lancent dans un combat d'idées, le premier pour guider, le second pour s'emparer de l'esprit de Hans Castorp. Lodovico Settembrini est un homme des Lumières, de l'action, un libéral démocrate ; face à lui, se dresse le jésuite Naphta, un mystique qui manie avec brio les extrêmes de tous bords qu'ils soient communisants ou fascisants.

Il ne peut y avoir, bien entendu, aucun lien d'inspiration directe entre ces deux auteurs et leurs romans, mais il y a sûrement la communauté de l'époque, cet « air du temps » où la fragilité des choses apparaissait avec netteté au fur et à mesure que les solutions aussi simplistes que séduisantes se répandaient dans les esprits et se transformaient en dictatures totalitaires.

Dans « Le Vent de l'est », la troisième partie du roman, nous assistons à une bataille où - et il s'agit de « l'âme » de Cezary - s'affrontent Antoni Lulek, un communiste de convictions, aux idées claires et définitives et Gajowiec le démocrate, un brin ennuyeux mais travailleur acharné qui ne propose à son protégé qu'un labeur prosaïque, bien terre à terre : la réforme monétaire, agraire, administrative, la défense des frontières, la création des syndicats... Cezary échappe autant au communiste qu'au réformiste, il glisse, tergiverse, il ne sait choisir. Quand on le chasse d'une réunion communiste clandestine parce qu'il y prononce une critique cinglante de la violence révolutionnaire, il court chez le vieux Gajowiec, lui raconte sa mésaventure avec « les rouges » et lui lance aussi à la figure une accusation désespérée : *Avez-vous le courage de Lénine pour entreprendre une œuvre inconnue, détruire l'ordre ancien et bâtir un ordre nouveau ?... Personne ne vous demande de devenir des bolcheviks, leurs adeptes ou imitateurs, ou d'appliquer leurs idées, mais avez-vous seulement leur bravoure ?* Partout où il passe, il assène sa vérité : c'est un débateur hors pair à l'esprit clairvoyant, à la critique juste. Et nous, lecteurs, rêvons pour lui d'un destin à la hauteur de sa perspicacité.

Quel chemin prendra-t-il ? La fin du roman surprend, prête à confusion, et c'est cette fin qui a contribué grandement aux manipulations idéologiques du texte. Mais le destin de Cezary cadre parfaitement avec son personnage, avec son passé traumatique, son absence de repères et sa vertigineuse soif d'idéal. De plus, il vit dans un monde mouvant, déchiré et incertain, et il ne saura accomplir son destin autrement que dans la facilité instinctive, poussé par la colère et par l'opportunité de l'instant : il rejoint un mouvement certes juste, mais violent et destructeur.

C'était le premier jour de l'avant-printemps... Ce jour-là, une grande manifestation ouvrière avançait depuis la rue Nowy Świat, par la Place Trzech Krzyży, en direction de Beleweder (résidence du président de la République de Pologne). Il y avait des ouvriers licenciés pour cause de fermeture abusive d'usines, des révoltés contre les bas salaires, contre des prix si élevés qu'on n'arrivait pas à survivre avec une maigre paye – il y avait aussi des communistes de pure souche. Ces derniers ouvraient la marche, ils étaient la nouvelle garde ou plutôt l'avant-garde des Soviets... Lorsque la foule se mit à marcher sur le Belweder, un peloton d'infanterie quitta le poste de garde et se déploya en travers de la rue, comme une clôture inébranlable ou un mur sombre et infranchissable qui aurait soudain poussé à cet endroit.

Cezary sortit du rang des travailleurs et s'avança – seul – droit devant, en direction du mur gris de soldats, à la tête de la foule des miséreux.

8.

L'Avant-printemps de Żeromski est le seul roman polonais, et rares dans les lettres européennes qui, durant la ou (les) Révolution russe, entame un débat contradictoire avec le communisme, avec un système dictatorial, argument contre argument, fait contre fait, et cela du point de vue de la démocratie sociale incarnée ici, soulignons-le, dans la narration épique. L'écrivain était le seul en Pologne qui, tout en préservant le rêve d'une société juste, débattait avec les extrémismes et la violence au nom d'une cause.

Aujourd'hui, alors que les démocraties occidentales doutent d'elles-mêmes et vacillent sous la poussée de faux philosophes et de leurs idées simplistes, à notre époque qui remet à la mode les oripeaux de la dictature, qu'elle soit populiste ou religieuse, il est grand temps de consulter les auteurs du siècle passé, ceux qui se sont déjà confrontés à de tels dangers.

Parmi eux, Stefan Żeromski et son dernier roman font partie des auteurs et des lectures indispensables.